L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

BUREAUX : No 73, rue de Chartres. — NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 10 SEPTEMBRE 1863. — Entre les rues Bienville et Conti

NOUVELLE-ORLEANS;
JEUDI MATIN, 10 SEPTEMBRE.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par R. Roger & Co—A leurs salles d'encan, à 10 heures, argenterie et couverts en plaqué, marchandises sèches, linge fait, chapeaux et chaussures.

Par R. T. Montgomery—rue du Canal, No 95, la sloop Slide Along.

Par D. E. Morphy—47 rue des Magasins, à 11 heures, 40 balles de coton.

Par R. Scott, à 10 heures, dans la rue des Magasins No 54—groceries, provisions, eau de vie, whisky, &c.

Par F. F. Trinchard, à 10 heures, à son magasin d'encan, rue Gravier No 42, groceries et provisions.

Par J. P. Boisseau, à onze heures, au coin des rues Magasins et Gravier—Farine, amidon, tabac et liqueurs.

ABONNEMENTS A LA SEMAINE.

☞ Nos porteurs sont autorisés à prendre des abonnements à la semaine à raison de vingt cinq sous.

Nouvelles du Sud.

Voici l'adresse du général Hardee aux soldats qui composaient une partie des garnisons de Vicksburg et de Port Hudson :

Enterprise, Miss., 28 aout 1863.

Suivant les instructions du président des Etats Confédérés je prends le commandement des prisonniers mis sous parole du Mississippi, de l'Arkansas, du Missouri, du Texas et de la Louisiane, formant naguères une partie des garnisons de Vicksburg et de Port Hudson.

Je ne pourrais dédaigner un plus grand honneur que celui de commander à des troupes dont les souffrances et les exploits ont ajouté au renom de leur pays et forcé même l'admiration de leurs ennemis.

Le lieu du rendez-vous pour tous les prisonniers mis sous parole des Etats sus-désignés n'est plus Demopolis, Alabama, mais Enterprise, Mississippi.

Par anticipation d'un échange prochain, l'œuvre de la réorganisation sera faite avec énergie. Les troupes doivent être organisées et prêtes à se mettre en campagne, aussitôt que l'échange sera effectué. Tous les officiers et les hommes doivent être à leurs postes respectifs.

Ils devraient y être déjà. Ceux qui sont présens à l'appel n'ont pas besoin d'avertissement. Leurs réponses journalières sont faites avec l'honneur mâle du devoir et de l'honneur. Les appels qui nous sont adressés de tous côtés sont les plus forts qui aient jamais fait palpiter le cœur humain.

Compagnons d'armes, il n'y a qu'un chemin à suivre. Il nous conduit au camp. Venez sous vos drapeaux et rejoignez vos camarades qui, avec une héroïque constance, font toujours face à l'ennemi.

W. J. HARDEE, Lieut-Général.
L. P. BOY, A. A. Général.

Nouvelles de l'île Morris.

Nous n'avons reçu que peu de détails sur l'affaire de mercredi soir, dans laquelle on dit que 50 de nos hommes de la Caroline du Nord ont été faits prisonniers. Le rapport sur la capture des tranchées à tirailleurs était incorrect. D'après le récit de ceux qui ont pris part à cette affaire, il paraît que nos 80 hommes d'avant-poste ont été surpris et enveloppés par une force supérieure qui s'était exercée toute la journée pour opérer ce mouvement. Une vingtaine seulement se sont échappés. Trois régiments de Fédéraux se sont avancés soudainement. Nos hommes se défendirent bravement mais ils furent écrasés par le nombre.

L'ennemi, cependant, est à souffrir cruellement. Nos obusiers entretiennent un feu continu, et, prenant en enfilade les colonnes ennemies, firent pleuvoir sur elles une pluie de mitraille.

Il y est aussi un feu très vif de mousqueterie.

Un de nos hommes qui s'est évadé après avoir été fait prisonnier, a rapporté que l'ennemi, en prenant possession des tranchées, a augmenté les amas de sable pour fortifier la position.

Le feu entre les batteries de terre a été très lent dans la journée d'hier. L'ennemi tirait principalement sur la batterie Wagner. Le feu fut aussi dirigé contre le fort Sumter mais avec très peu d'effet. On croit que les canons de l'ennemi ont été grandement détériorés par le service extraordinaire auquel ils ont été soumis.

La flotte n'a pas bougé hier. *L'Ironsides* et les quatre monitors se dirigeaient vers le haut de la rade, mais ils n'avaient pas encore ouvert le feu à une heure avancée. On n'a reçu aucune nouvelle authentique sur le nombre des pertes subies hier et dans la nuit par la batterie Wagner.

Le général Colquitt commande maintenant les forces dans l'île Morris.

(*Charleston Courier* du 28 août.)

Maladie parmi les troupes fédérales

Nous avons un rapport qui paraît être revêtu d'un caractère d'authenticité assez plausible, et suivant lequel la fièvre de camp sévirait d'une manière alarmante parmi les soldats fédéraux dans le voisinage d'Yorktown. L'on persiste de 20 à 25 par jour. On a transporté nagaères deux mille malades à Newport News.

Notre tendance de la même source que la fièvre jaune a fait irruption parmi les Fédéraux à Norfolk et Portsmouth et qu'ils souffrent terriblement de ses effets. *Richmond Examiner.*

Bandes de guérillas dans le Kentucky

Des bandes de guérillas, fortes de 100 à 1,000 hommes, ont fait non de présence dernièrement dans les comtés de Clinton, Monroe et Cumberland. Ils ont fait prisonniers quatre hommes de la cavalerie de Wolford, à Albany, le 29. On annonce que de petits compagnies de guérillas ont paru dans le comté de Trimble.

NOUVELLES DU MEXIQUE.

Saisie de l'île de Tehuantepec.

Le *Herald* a reçu des journaux de la Havane du 18 août et y puise les nouvelles du Mexique qui suivent :

Une lettre de Vera-Cruz du 6 août donne la nouvelle de l'occupation de Minatitan par les Français. C'est une partie ville de 500 habitants, située sur la rive occidentale de la rivière Coatzacorcos, dans l'isthme de Tehuantepec. C'était le point de départ du côté de l'Atlantique des différentes entreprises faites pour établir des communications à travers l'isthme. La ville est à 20 milles de l'embouchure de la rivière.

Une expédition est partie pour occuper Tampico (Nous avons déjà annoncé l'occupation de cette place.)

Le journal l'*Estafette*, publié à Mexico, s'exprime ainsi au sujet de Juarez et de son gouvernement :

Leur principal espoir repose aujourd'hui sur l'assistance de l'Amérique du Nord. Quels que soient, dans les circonstances présentes, les embarras du cabinet de Washington, il ne se soumettra pas aisément à l'occupation française et à l'établissement d'un empire au Mexique. Le gouvernement de Juarez, se dévouera qu'il soit, est toujours, aux yeux des républicains du Nord, le dernier espoir de la doctrine Monroe, ce grand rêve de la suprématie anglo-saxonne, qui est d'autant plus cher qu'il s'approche du moment de son extinction. La question mexicaine sera bientôt pour le cabinet de Lincoln au sujet de premier ordre, et l'hostilité du Nord éclatera, suivant la marche de la guerre civile d'Amérique, en notes menaçantes, en prêts d'armes et d'argent, ou en expéditions de flibustiers autorisées par les autorités fédérales. Plus on hâtera l'accomplissement des restes de l'armée de Juarez, moins grand sera le risque d'un conflit avec l'Amérique du Nord. C'est donc avec plaisir que nous apprenons qu'il y aura prochainement une campagne dans l'intérieur.

La question du Mexique.

Nous lisons dans la *Patrie* du 15 aout :

Les derniers événemens politiques du Mexique sont l'objet d'une vive polémique dans la presse espagnole, et réveillent à Madrid les discussions qui s'élevèrent jadis pour et contre la conduite du général Prim. Les journaux de l'opposition se montrent surtout irrités contre le gouvernement français et sollicitent hautement une protestation du cabinet de Madrid contre l'appui donné à la nomination d'un archiduc autrichien au nouveau trône impérial.

Les *Epoca* rappelle que la France seule encore aujourd'hui les attaques des ses confrères. Elle rappelle avec raison que l'Espagne n'aurait pas dû déserter l'alliance française et demeurer étrangère, par la défection du général Prim, aux événemens qui se préparaient au Mexique. Son armée était alors supérieure en nombre à celle de la France, ses partisans étaient considérables, et tout lui promettait une influence énorme dans le pays. Elle a tout sacrifié par sa retraite, elle n'a donc qu'à s'en prendre à elle-même de la perte de son supériorité au Mexique.

D'autres journaux continuent néanmoins à prêcher au gouvernement de la reine la politique d'isolement.

Les feuilles autrichiennes ne contiennent rien aujourd'hui qui soit relatif à la candidature de l'archiduc Maximilien. Le prince, mandé de Trieste, est en ce moment à Vienne.

Le télégraphe de Londres signale un article du *Morning Post* sur le Mexique. Le journal ministériel attache une grande importance à l'intervention française et à ses derniers résultats.

L'intervention a porté un coup terrible à la doctrine de Monroe, et l'adoption de la forme monarchique au Mexique implique cette doctrine d'un coup plus fort encore.

Le *Post* prévoit une alliance entre les Etats du Sud et la France, maîtresse au Mexique, et il ne doute pas que la proclamation de l'empire dans le pays de Montezuma n'exerce une grande influence sur les institutions américaines, particulièrement dans le Sud.

CAPTURE DE COURSES DE BLOCUS.—Nous lisons dans une correspondance adressée de Key West au *Times* de New-York, que le steamer fédéral *De Soto* a amené comme prises à Key West le steamer *Alice Vivian*, chargé de 580 balles de coton, et un autre steamer, le *James Battle*.

Le 29, le steamer à roues *Crescent*, avec un plein chargement de marchandises, de provisions et de drogues, a été pris par le même croiseur fédéral *De Soto*.

Le 21, le brick anglais *Forme* a été pris par la barque fédérale *Restless*. Ce brick était expédié de Matamoros pour Liverpool, mais se trouvait sous le pavillon mexicain, et portait des engagées appartenant à des mexicains taxiens, de la ou capture.

Les steamers *Alice Vivian* et *James Battle* seront envoyés à la Nouvelle-Orléans.

UN NOUVEAU NAVIRE BLINDÉ A CHARLESTON.—La nouvelle canonnière cuirassée *Charleston* a été mise en commission le 20. Son pavillon a arborant ajoutera une pièce grande force à la défense du port. (*N. Y. Times*)

DEMANDE DE GOELETTE — M. John Gaspbe, rue de Chartres No 166, désire affréter une goélette voir son entrepôt.

AVIS AUX PASSAGERS DU COLUMBIA.— Nous appelons l'attention des passagers qui ont arrêté leur passage à bord du "Columbia", sur l'annonce insérée plus loin.

CHRONIQUE LOCALE.

ACCIDENT—L'homme dont nous avons parlé, dans notre édition d'hier soir, comme ayant été écrasé par un des chars de la rue Dauphine, se nommait Fred Mathias Krell et était porteur du *Picayune*.

Il paraît que sans appeler le conducteur on lui faire signe de s'arrêter, il voulut sauter sur le devant du char ; le pied lui manqua, il tomba devant les roues qui lui passèrent sur le corps avant que le conducteur pût arrêter le véhicule. L'accident, ainsi que nous l'avons déjà annoncé, est survenu hier matin, vers 7 1/2 heures, à l'angle des rues Clouet et Louisa.

M. Beach a pratiqué la levée du corps hier après midi, et le jury a rendu un verdict conforme aux faits que nous venons de rapporter.

MORTALITÉ—Le Bureau de Santé annonce, dans son rapport officiel publié ce matin, qu'il y a eu cent quarante-cinq décès dans les limites de la Nouvelle Orléans, dans la semaine expirée le 6 du courant.

Les maladies qui ont fait le plus de victimes sont la dysenterie, seize ; la diarrhée chronique, quinze ; la fièvre typhoïde, dix ; la fièvre congestive, 10.

Nationalité.—France, 3 ; Angleterre, 4 ; Allemagne, 9 ; Irlande, 10 ; Italie, 1 ; Prusse, 1 ; Ecosse, 1 ; Espagne, 2 ; Etats-Unis, 82 ; non déclarés, 32.

COUR DE POLICE—John Kenney, amateur incorrigible du rhum de la Louisiane, a été envoyé au workhouse pour deux mois.

Une ménagère, à taille de géante, a été condamnée à l'amende pour avoir tiré les oreilles à une blanche qui avait battu son enfant.

Le magistrat, à rappelé à un homme, par une amende, qu'il est défendu de passer sur le trottoir avec une brouette.

Jno Francis, qui avait blessé un homme d'un coup de couteau, a été envoyé en prison pour trois mois.

TUÉ—M. Beach vient d'être averti qu'un homme a été écrasé par un des chars de la rue Dauphine, entre les rues Louisa et Clouet. Il tiendra l'enquête aujourd'hui.

☞ Nous apprenons que M. Portz, vice-consul de France à la Mobile, est mort, dans cette ville le 27 août dernier, et que M. Van Roy, consul de Hollande, a été chargé par intérim de la gérance du vice-consulat de France au dit lieu

La Confédération du Sud à l'étranger.

(Correspondance de la *Tribune*.)

Washington, 25 août 1863.

Tous les avis officiels ou semi-officiels reçus par la dernière malle européenne s'accordent à dire que pour le moment, du moins, le Sud a peu de chose à espérer des gouvernements français et anglais. Ses meilleurs amis, tels que Louis Napoléon et lord Palmerston, auraient annoncé ouvertement quelque la situation où il se trouve actuellement, avec la perte de la moitié de ses provinces, la réduction de son territoire et la perspective d'une diminution encore plus grande par suite des expéditions navales des Etats-Unis, il ne saurait prétendre à être reconnu. Son autonomie, telle qu'elle résultait de la constitution de Montgomery et de l'adhésion de onze Etats, n'existe plus.

Elle a été brisée par une série de revers qui ont placé une partie des Etats constituant l'autonomie entre les mains du Nord, de manière qu'il ne les reprendra aujourd'hui qu'elle puisse être jamais reconstruite. Il serait, par conséquent, oiseux de spéculer sur la probabilité de la reconnaissance du Sud, et les cabinets anglais et français sont maintenant plus opposés à cette mesure qu'ils ne l'ont jamais été depuis le commencement de la guerre ; et à moins que quelque incident politique n'intervienne—et parmi ces incidens on pourrait compter la crainte qu'éprouverait la France pour son occupation du Mexique, crainte qui engagerait Napoléon à établir dans le Nouveau-Monde un pouvoir ami, destiné à servir de barrière à l'hostilité ostensible du Nord, vous pouvez être assuré que rien ne sera fait pour le moment en faveur du Sud.

Je puis ajouter, à ce sujet, que beaucoup de gens nient que l'existence de la Confédération du Sud soit ou puisse être jamais nécessaire à la protection des intérêts français au Mexique, ou que la France puisse sur ce soutien pour l'établissement projeté de son protectorat sur ce pays. Ils disent, à l'appui de leur thèse, que la France a plus d'une corde à son arc et qu'en vue de l'action future des Etats du Nord contre le Mexique, le gouvernement français a imaginé un plan en vertu duquel l'occupation du Mexique par le prince Maximilien serait placée sous la protection de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne, le prince Maximilien assumant en retour la responsabilité de la dette aux Trois Puissances et donnant des garanties pour le payement.

Si tel est le fait, et j'ai les meilleures raisons pour croire que la diplomatie européenne s'occupe de l'établissement de ce protectorat collectif, le trône du Mexique doit reposer sur des fondements très solides.

D'autre part je dois dire, comme chose générale, que les Français sont très incrédules sur le pouvoir du Nord à engager un conflit avec nos troupes au Mexique, et à l'heure qu'il est, à l'avenir. Ils disent que soit que nous réussissions ou non à faire rentrer dans l'Union les Etats séparés, tous seront si complètement épuisés qu'il nous sera parfaitement impossible de commencer une autre guerre, spécialement avec une puissance comme la France. Ils insistent pas a dire que nous aurons assez à faire pour garder sous le joug les provinces conquises et pour rétablir l'ordre, la paix et l'amour de l'Union parmi des populations désaffectionnées, sans nous embarrasser encore d'une guerre étrangère qui serait le signal de nouvelles insurrections dans le Sud.

Si, au contraire, le Sud réussit à conquérir son indépendance, le Nord aura alors le plus grand intérêt à avoir la France pour voisine, la présence de cette puissance sur les bords du Rio Grande étant la plus solide barrière contre l'extension de l'esclavage dans les régions du Sud.

On affirme dans les cercles bien informés que l'ouverture a été donnée par M. Evarts aux hommes d'Etat anglais et français que l'intention de M. Lincoln étant de arrêter cette guerre que lorsque l'extinction de l'esclavage serait chose certaine et une cette déclaration a produit un très favorable effet à Londres et à Paris. Le programme de l'abolition est regardé dans ces deux capitales comme le meilleur moyen d'assurer la neutralité des puissances européennes dans le conflit américain.

EDITION D'HIER SOIR.

Le siége de Charleston.

Nous avons publié des nouvelles de Charleston jusqu'au 24 par la voie du Sud. Les nouvelles reçues par les journaux de New-York, bien qu'antérieures, offrent cependant quelque intérêt et nous les reproduisons ci-dessous :

Il est faux que Wagner ou Sumter aient été occupés par les fédéraux. Le premier de ces forts tenait encore vendredi, et le second tout en ruines qu'il était, servait toujours de point de mire aux ennemis. Ceux-ci ont fait mercredi soir, contre les forts à tirailleurs probablement occupés par eux en avant de Wagner ou ceux de Gillmes, une attaque dont on ignore le résultat, mais qui dans tous les cas ne semble avoir eu aucune influence sur le sort de la forteresse. Le bombardement de Charleston est interrompu. Du reste, les seules nouvelles du siége que nous avons émanent du Sud. Elles consistent dans les dans dépêches suivantes, empruntées au *Dispatch* de Richmond :

"Charleston, 27 août.

"L'attaque de l'ennemi sur nos forces à tirailleurs, mercredi soir à sept heures, a été faite par des forces écrasantes. Jeudi le feu était lent des deux parts et n'a amené aucun incident digne d'être noté.

"Charleston, 28 août.

"Le bombardement de Sumter et de Wagner continue mollement. L'ennemi travaille avec ardeur aux tranchées en face de Wagner. Il n'a plus essayé de bombarder la ville."

Il y a dans les dépêches du *Dispatch* une lacune que le télégraphe du fort Monroe, qui nous transmet les nouvelles du jour, comble. Il paraît que l'ordre, la paix et l'amour de l'Union parmi des populations désaffectionnées, sans nous embarrasser encore d'une guerre étrangère qui serait le signal de nouvelles insurrections dans le Sud.

Si, au contraire, le Sud réussit à conquérir son indépendance, le Nord aura alors le plus grand intérêt à avoir la France pour voisine, la présence de cette puissance sur les bords du Rio Grande étant la plus solide barrière contre l'extension de l'esclavage dans les régions du Sud.

On affirme dans les cercles bien informés que l'ouverture a été donnée par M. Evarts aux hommes d'Etat anglais et français que l'intention de M. Lincoln étant de arrêter cette guerre que lorsque l'extinction de l'esclavage serait chose certaine et une cette déclaration a produit un très favorable effet à Londres et à Paris. Le programme de l'abolition est regardé dans ces deux capitales comme le meilleur moyen d'assurer la neutralité des puissances européennes dans le conflit américain.

Politique intérieure et extérieure

DU GOUVERNEMENT FEDERAL.

Nous lisons dans une correspondance de Washington :

On manifeste beaucoup d'impatience pour voir la lettre adressée par le président Lincoln au mass-meeting de Springfield dont une copie a été reçue le 19 par la convention de Syracuse. Quelques uns des prétendus conservateurs disent que c'est un document modéré, indiquant la conduite probable de l'administration à l'égard de la politique de la restauration de l'Union, et embrassant une ligne plus ferme pour les non-conservateurs que dans le choix des républicains conservateurs—plusieurs même de ces derniers vont jusqu'à croire à la révocation, dans une certaine mesure, de la proclamation d'émancipation. Mais ce rapport lui semble parfaitement chimérique. Ceux qui ont été récemment ici ont vu que ces derniers temps des universités avec M. Lincoln l'ont trouvé ferme et inébranlable sur ce point.

Les journaux officiels annoncent ce matin qu'il n'est pas probable que le gouvernement proclame de sitôt la politique qu'il a l'intention de suivre à l'égard de l'occupation du Mexique par une armée française et du renversement des institutions républicaines dans ce pays. Nos affaires domestiques sont dans un état qui nécessite d'extrêmes précautions de la part de l'administration.

CONFLIT D'AUTORITÉ AU KANSAS.

Il y a conflit dans le Kansas entre le général Twiss, commandant officiel, et Jim Lane, qui saisit le prétexte de l'affaire de Lawrence pour se remettre en campagne de sa propre autorité et ne relever que de lui-même. Les Missouriens de la frontière, qui se savent indistinctement menacés par Lane, s'arment en grand nombre et s'organisent sous le commandement d'anciens soldats de Price. La milice même du Missouri occidental, quoique unioniste, est disposée à combattre Lane, et un détachement a détruit jeudi soir les bâtiments du *Sentinel* de Western, journal abolitionniste qui avait prétendu que les habitants du Kansas étaient bien supérieurs à ceux du Missouri, parce qu'ils sortaient presque tous de Massachusetts et de la Nouvelle-Angleterre.

NAVIRES DE GUERRE FRANÇAIS.

On lit dans le "Courrier des Etats-Unis :

La frégate la *Guerrière*, portant le pavillon de M. le contre-amiral Reynaud, est partie hier pour Terre-Neuve.

Le vapeur la *Tysiphone*, dont nous avons annoncé l'arrivée jeudi dernier, doit également partir sous peu de jours, pour aller s'acquitter d'une mission commerciale.

Le *Kenaudin*, sous les ordres de M. le commandant Le Cardinal, est par suite le seul bâtiment de guerre français qui restera dans la baie de New-York.

Le trône du Mexique.

Acceptation par l'archiduc Maximilien

Le *Moniteur* français du 15 août publie ce qui suit :

La malle du Mexique a apporté des détails sur les événements qui viennent d'avoir lieu récemment au Mexique. L'assemblée des notables, ou assemblée constituante dans sa séance du 10 juillet, a passé un vote sur la question du gouvernement futur du Mexique. Les 236 membres présents ont adopté unanimement les conclusions du comité, qui sont ainsi conçues :

Article 1er—La nation adopte comme forme du gouvernement la monarchie héréditaire tempérée avec un prince du pouvoir.

Art. 2—Le souverain prendra le titre d'Empereur du Mexique.

Art. 3—La couronne impériale du Mexique est offerte à son Altesse impériale le Prince Ferdinand Maximilien, Archiduc d'Autriche, pour lui et ses descendants.

Art. 4—Dans le cas ou, par des circonstances imprévues l'archiduc Ferdinand Maximilien n'accepterait pas la couronne qui lui est offerte, la nation maintiendrait fait appel à la bienveillance de Sa Majesté Napoléon III, Empereur des Français, afin qu'il désigne un autre prince catholique auquel la couronne puisse être offerte.

Dans la séance du 11, l'assemblée des notables a décrété la formation d'une régence chargée de gouverner le pays au nom du nouvel Empereur jusqu'à son arrivée. La régence se compose de trois membres du triumvirat élu préliminairement par la haute junte du gouvernement—savoir : Almonte, Salas et Lareda, et de Labistida et le général Salas. L'assemblée a ensuite passé un vote de remerciements à l'empereur et à l'impératrice des Français et a décidé que les statues de leurs Majestés seraient élevées dans la salle du Congrès. Elle a aussi voté des remerciements au général Forey et à l'armée française, et à d'autres individus distingués qui ont servi la cause de l'intervention.

Le *Mémorial Diplomatique* du 15 aout, annonce en ces termes l'acception de l'archiduc

Nous sommes heureux d'annoucer que Son Altesse Impériale l'archiduc Ferdinand Maximilien accepte, avec le consentement de son auguste frère, l'Empereur d'Autriche, la couronne du nouvel empire mexicain.

La conscription.

Les Allemands décidés à combattre la constitutionnalité du tirage au sort, se sont de nouveau réunis samedi soir et ont entendu les rapports de leurs divers comités. La députation qui s'est rendue à Albany a été informée de ce que le gouverneur M. Seymour aurait qu'il se fut engagé à laisser sortir qui que ce soit de l'Etat contre sa volonté, et le comité a conclu de ses réponses ambiguës qu'il n'y avait pas à compter sur lui. Le rapport du comité chargé de consulter des avocats au sujet de l'*habeas corpus* n'a guère été plus satisfaisant. L'assemblée a été séparée après avoir nommé un comité de neuf membres chargé de outbattre les effets de la conscription par tous les moyens légaux et de faire des collectes dans ce but.

M. Brennan, contrôleur des finances de la ville, a déclaré ouvertes les souscriptions à l'emprunt de deux millions de dollars autorisé par l'ordonnance du conseil municipal.

Terminée à New York, la conscription commence ce matin à Brooklyn et à Staten Island. Les deux lieu sont occupées militairement. Beaucoup de personnes, déjà tombées au sort à New York, verront sans doute leurs noms sortir encore de l'urne à Brooklyn ou à Staten Island, ayant été doublement inscrites à leurs résidences et à leurs bureaux d'affaires. A New York, les choses se passaient les correctement pour rétablir l'ordre, la paix et l'amour de l'Union parmi des populations désaffectionnées, sans nous embarrasser encore d'une guerre étrangère qui serait le signal de nouvelles insurrections dans le Sud.

Si, au contraire, le Sud réussit à conquérir son indépendance, le Nord aura alors le plus grand intérêt à avoir la France pour voisine, la présence de cette puissance sur les bords du Rio Grande étant la plus solide barrière contre l'extension de l'esclavage dans les régions du Sud.

On affirme dans les cercles bien informés que l'ouverture a été donnée par M. Evarts aux hommes d'Etat anglais et français que l'intention de M. Lincoln étant de arrêter cette guerre que lorsque l'extinction de l'esclavage serait chose certaine et une cette déclaration a produit un très favorable effet à Londres et à Paris. Le programme de l'abolition est regardé dans ces deux capitales comme le meilleur moyen d'assurer la neutralité des puissances européennes dans le conflit américain.

FEUILLETON.

JEAN DIABLE

PAR PAUL FEVAL.

LE PROCES CRIMINEL.

II

LA DÉLIVRANCE—Suite.

Le comte Henri brûlait le pavé sur la route de Beauvais. Plus le jour avançait, moins grands étaient les dangers du voyage. Pour quiconque, en effet, aurait deviné dans le modeste citadin paisible de la ville qu'il venait de traverser, et il fallait ainsi une promenade de quelques lieues pour essayer la vitesse de son cheval.

Au delà de Beauvais, au village de Fouquenies, il trouva Lafleur qui l'attendait avec une monture fraîche et le beau cheval picard plein de feu.

—Il Herbert, lui dit Henri, je sais que vous avez eu de fâcheuses préventions contre moi, et votre conduite actuelle n'en est que plus d'un homme d'honneur. Vous aimez une chère enfant dont le cœur ne se connaît pas encore lui-même, mais qui est digne de vous et qui m'aimera que vous.

—Le savez-vous donc, monsieur le comte? demanda Laurent qui gardait un air farouche.

Henri lui tendit la main.

—Je suis tout jeune encore, monsieur Herbert, murmura-t-il en tirant sur lui son regard franc et ferme mais croyez-moi, je puis parler en père : j'ai sur la tête des intérêts qui valent des cheveux blancs.....Je le sais parce qu'elle m'a dit.

Laurent rougit et sourit. Un peu plus, il avait les larmes aux yeux.

Il rendit l'étreinte à Henri et dit énergiquement :

—Monsieur le comte, je me fierai tuer pour vous, maintenant, s'il le faut.

—Ce ne serait pas le compte de notre Germaine, répliqua Henri avec gaîté. Il ne s'agit pas de mourir, ami Laurent : dans quatre jours vous reprendrez ici votre poste et vous m'attendrez de nouveau.

—Comment ! s'écria l'étudiant en médecine stupéfait, maintenant que vous avez la clef des champs, vous ne resterez pas là-bas ?

—Il faut que je sois jugé, Laurent, et j'ai donné ma parole.....A bientôt !

Et il partit encore. Ils ont de bons chevaux normands dans l'Oise et aussi dans la Somme, mais pour or ni argent on ne peut trouver chez les lonnaire que des bêtes de louage : triste trouvaille. Le Beaumont, c'était Surrisy qui avait choisi le cheval. A Fouquenies, c'était Laurent, tout allait bien. Au relai suivant, le comte Henri trouva un inconnu et un bucéphale de moyenne vertu qui lui brouha pendant six lieues entre les jambes. A l'autre relai, un inconnu encore et quelque chose comme une grande chèvre. Il était midi passé quand il arriva en face d'Hallencourt, sa dernière station avant Abbeville. Avec sa bonne jument, il eût été déjà rendu depuis du temps au terme du voyage.

Cette fois, c'était un vigoureux animal, tenu en bride par un beau Picard en blouse bleue brodée de rouge au collet. Le Picard ne répondait pas au nom de mon cousin et semblait ignorer le chemin de la fontaine, mais quand il avait encore le nez dans l'avoine quand le comte Henri quitta sa rosse rendue pour enfourcher ce nouveau coursier.

A la bonne heure ! celui-ci rassemble ses quatre pieds qui donnèrent des étincelles et partit comme un trait.

—Le bourgeois vous attend de l'autre côté d'Epagne, cria le Picard en agitant son chapeau. Vous mettrez Morin à l'auberge chez Moreau, a qui je suis son gendre, et que nous nous portons tous bien à la maison.

Morbleu ! Morin allait mieux qu'un lièvre. Pour le Moreau, son beau-père, sur le parreil, rien n'était sûr. Il ne fallait pas une heure au comte Henri pour apercevoir le petit clocher d'Epagne. Hardi, Morin ! A moité chemin entre Epagne et Abbeville, Henri, qui cherchait déjà des yeux *le bourgeois*, aperçut non pas comme il en avait désormais l'habitude, non pas un homme debout auprès d'un cheval, mais un cavalier en selle qui suivait au pas la même route que lui en tenant une autre monture par la bride.

Deux belles bêtes !

Au bruit du galop, le cavalier se retourna et montra le franc visage de Robert Surrisy, qui s'arrêta aussitôt, souleva son chapeau, et mit pied à terre en même temps que le comte lui-même.

Un petit paysan qui marchait sur le bord de la route s'approcha.

—Fiot, lui dit Robert, tu recommanderas au père Moreau de nous garder Morin. On payera les quatre jours d'écurie comme s'il courait la poste.

Henri et lui se touchèrent la main. Robert demanda :

—Monsieur le comte veut-il bien me permettre de lui faire un bout de conduite ?

—De bonté coeur, mais au galop, monsieur Surrisy. J'ai perdu deux heures sur mon calcul, et désormais, il fera jour demain matin, quand j'arriverai à Londres

—Demain matin, répéta Robert incrédule. Vous ne sentez donc pas l'air sur votre joue gauche. Regardez cet ourlet de nuages : le vent de ouest-nord ouest en plein et à décorner un bœuf. Il vous faudrait monter jusqu'en Hollande pour prendre le vent. D'ici, en longeant, vous ne toucherez pas Douvres en vingt-quatre heures, c'est mon qui vous le dis !

—Vous paraissez vous entendre à cela, dit le jeune comte en souriant.

—Je suis un peu rouillé, mais je borderais bien encore une voile au besoin, foc, misaine ou brigantine, répliqua l'ancien sous-lieutenant. J'ai été pilotin..... *seabob*, comme ils disent là bas, en Angleterre, avant d'être soldat en France.

—Et vous croyez qu'un navire, j'entends un fin voilier, doit mettre aujourd'hui vingt-quatre heures pour traverser la Manche ?

—Je parierais plutôt pour trente-six.

—Un temps de galop, Surrisy ! Je ne vise pas à Douvres.... Je pique au vent mieux encore que cela ! Je double l'Ile Thanet en grand, j'entre en Tamise, et, douze heures après avoir quitté la rivière de Somme, je débarque sous London Bridge !

—Il faudrait le diable pour remorquer, dit Robert. Mais cela vous regarde, M. le comte.

Ils galopèrent en silence pendant dix minutes.

—Jusqu'où me conduisez-vous comme cela, Surrisy ? demanda brusquement le jeune comte.

Robert hésita un instant, puis il répondit avec émotion :

—Monsieur de Belsamp, je ne crois pas jouer un fin.....Ce n'est pas la première fois que nous chevauchons l'un près de l'autre.... Ce jour-là, vous lui sauvâtes la vie.... c'est bien certain : ni Laurent ni moi ne serions arrivés à temps pour l'empêcher d'être écrasée ou brûlée..... Eh bien ! elle était tout l'espoir, tout le bonheur de ma pauvre vie. Je crois qu'elle m'aimait ; moi, c'était de l'adoration que j'avais pour elle..... Vous me l'avez prise..... vous êtes mon malheur.... Il y a un serment qui me lie à vous, c'est bien vrai, mais tout homme a sa passion qui, lorsque sonne une certaine heure, peut être plus forte que sa foi..... cela est certain. Je l'ai senti, moi qui parle.... Sans le souvenir de ce qui s'est passé au pont du moulin, qui sait si je n'essayerais pas en ce moment de vous casser la tête sur cette route, où la poussière est comme un brouillard, et où personne, à perte de vue, ne se montre en ce moment.

—Pour peu que vous ayez un pistolet, M. Surrisy, et qu'il y ait l'étoffe d'un assassin dans un officier de l'armée française, c'est la chose la plus aisée du monde, car moi je suis sans armes.

—Les actes changent de nom suivant les circonstances, M. le comte, dit Robert dont la voix se fit plus sourde. Un officier français qui vengerait le meurtre de son père pourrait ne pas être confondu avec le reste des assassins.

Henri se tourna vers lui, pâle mais calme.

—Je vous répète, monsieur, que je suis sans armes, prononça-t-il lentement. J'ai signé hier mon contrat de mariage avec celle que vous aimez, et je porte sur moi deux millions qui sont à elle.

—Les millions !.... murmura Robert avec amertume, elle n'avait pas de millions quand je l'aimais !

—Et moi qui l'aime, M. Surrisy, je ne l'eusse pas épousée sans les millions qu'elle possède.

—Osez vous l'avouer, monsieur le comte !

Henri mit la main sur son cœur et repartit :

—Ceux qui vivront quand je serai mort diront. Celui là donna tout à son œuvre, même son amour.

Robert se tut. Les chevaux galopaient dans un nuage de poussière, car le vent augmentait, à mesure qu'on s'approchait de la mer.

—M. le comte, reprit Surrisy, ce sont de vaines paroles qui viennent d'être prononcées. Je ne vous crois pas criminel. Si je vous croyais criminel, rien au monde ne m'empêcherait d'être entre Jeanne et vous, l'épée à la main.

Je connais une part de votre vie par lady Frasse Elphinstone. Vous êtes entouré de mystères : la tache que vous avez entreprise exigait un rôle dont vous vous envelopiez. J'ai fait mon sacrifice. Si j'ai de la haine, elle est refoulée tout au fond de mon cœur. Au lieu de vous combattre, je vous sers.... Me permettez-vous de vous faire quelques questions sur des sujets qui me regardent très personnellement et très directement ?

—Aux nobles et fidèles compagnons tels que vous, Robert, répliqua Henri dont l'accent était affectueux et doux, je permettrai toutes les questions, et j'y répondrai avec mon cœur quand le devoir me le permettra.

—Oui.... murmura l'ancien sous-lieutenant : il vous reste toujours un abri où réfugier votre silence.... Je veux vous demander d'abord si vous me connaissez quand nous nous sommes rencontrés à la Croix-Morraine, lors de votre arrivée au château ?

—Oui, repartit Henri. Je vous avais vu au bureau de police de Scotland-Yard, avec M. Temple.

—Est-il vrai que vous y fussiez attaché comme agent de police ?

—Cela est vrai.... Pour la cause que nous servons tous deux, monsieur, j'ai fait des choses plus pénibles, plus glorieuses encore que celle là !

—Et vous savez alors que j'avais accepté de Gregory Temple une mission !

—Oui ... mais j'ignorais l'objet de cette mission

—Vous ne connaissiez donc pas alors le nom de mon père ?

—Non, je ne l'ai su qu'hier, par la bouche de votre sœur

—Avez-vous pensé au malheur qui pouvait résulter pour elle ?

—Je ne frémi, Robert ! interrompit le jeune comte d'un accent si vif et si plein de franchise que Surrisy leva les yeux sur lui. C'est une étrange histoire que la mienne, en ce qui concerne surtout ma conduite avec votre sœur : chère et généreuse créature qui aura sa récompense de ton zèle, si Dieu veut que je ne pas mes projets dans ma main barah ! n'a pas pu vous raconter toute cette histoire, car le fil s'en est rompu pour elle bien des fois. Cela touche au grand secret qui doit mourir avec moi ou éclater au jour de notre victoire.... mais ce qu'elle a pu dire à tuff, je le sais, et je sais pas, pour donner à un esprit honnête et droit comme est le vôtre une présomption si forte en ma faveur qu'elle équivaut presqu'à une certitude. J'ajouterai que de chose la plus grande importance se compose pas seulement des massives pierres de taille de la façade, il y entre mille materiaux légers ou vils même que le pauvre manœuvre a façonnée dans son humble masure. Pour l'édifice que je construis, moi, je suis à la fois l'architecte, le maçon, le charpentier et l'aide qui émiette la paille hachée dans le mortier. Je fais tout : c'est mon orgueil ! Aux spéculations dont la grandeur vous écraserait peut-être, je mêle,—et il le faut,—des intrigues microscopiques. Ici, je puis dire la même importance que le grand, et vous savez bien que dans notre merveilleuse machine humaine, tel ilet nerveux, tenu comme un cheveu, offensé tout à coup, peut coller à votre flanc votre bras inerte et frappé de paralysie.... J'ai été agent de police à Londres : au château de Belcamp, j'ai souffié un rôle de coquette à votre sœur..... j'ai fait pis ou du moins plus petit encore.... j'ai fait pis ou du moins plus petit encore.... j'ai